**C’est quoi cette histoire d’espace-temps ?** *Raphaël, les dates et la boussole…* **Episode 4**

Tu as bien remarqué que l’arrière-plan chronologique du Jeu Cap ou pas cap était assez large… J’ai réuni dans un même « espace-temps » des réalités sociales qui sont bien celles de la « fin du Moyen Age », et pas celle de l’époque des mérovingiens ou des carolingiens… Mais j’ai pour ainsi-dire aussi fait coexister des époques infra-médiévales pour les besoins du jeu : est-ce que j’ai simplifié un peu les choses ? Eh ! bien oui, car ce n’est pas un cours d’histoire, mais j’ai veillé à ne pas fausser les choses. Pour la spatialisation du jeu, c’est pareil… Ce territoire n’existe nulle part : Paris, Rome, ce sont ici des abstractions pour signifier le lieu d’exercice du gouvernement central du roi, et le lieu d’exercice du gouvernement central du pape, le chef de l’Église.

Mais alors de quoi parlons-nous ? d’un jeu vidéo historique, proposé par une enseignante et chercheuse histoire médiévale qui te ferait jouer dans un espace-temps qui n’a jamais existé ?

J’ai déjà pu t’expliquer dans un épisode précédent que le travail de l’historienne ou de l’historien, ce n’est pas de reconstituer le réel. Car faire de l’histoire, c’est problématiser et c’est réélaborer. On désarticule toutes les données possibles, on les séquence, on les croise, on les recoupe, on les met en perspective. On les critique, on les questionne, on les bouscule pour qu’elles prennent sens. Mais on n’affabule pas, on n’invente pas quand même !

Je te propose de revenir à la question des rapports entre l’histoire et le temps…

L’histoire, en tant que discipline scolaire mais aussi en tant que pratique de recherche, implique en effet d’inscrire son récit ou son analyse dans un référentiel temporel clairement délimité.

Il arrive que le temps social soit désigné par des plages chronologiques qui ont des caractéristiques propres, des traits suffisamment identifiables pour que l’usage, et parfois la tradition académique, leur donne des noms propres : tu as sans doute déjà entendu parler de la « Conquête de l’Ouest », des « Grandes Découvertes », ou de la « Belle Époque ».

L’historien Dominique Khalifa a étudié l’histoire de ces « chrononymes » : des manières de nommer des « portions de temps ». Chaque chrononyme est une « *expression, simple ou complexe, servant à désigner en propre une portion de temps que la communauté sociale appréhende, singularise, associe à des actes censés lui donner une cohérence, ce qui s'accompagne du besoin de la nommer* ».

Ce sont donc bien des « portions de temps », qu’on pourrait isoler, segmenter dans une frise chronologique. Chaque fois qu’on les emploie, il est possible d’induire, de sous-entendre que l’arrière-plan chronologique de ce dont on parle est celui, disons du XIXe siècle nord-américain pour la « Conquête de l’Ouest », ou de la charnière entre les années 1870-80 et la Première Guerre mondiale, dans les sociétés occidentales européennes, pour la « Belle Époque ». Mais derrière la possible efficacité de la désignation se cache aussi souvent une vision bien particulière des rapports de force à l’œuvre dans ce moment de l’histoire des sociétés humaines, une vision qui est elle-même le fruit d’une époque, une vision aujourd’hui datée car elle ne prend pas en considération tout le spectre des rapports de force à l’œuvre (entre des groupes sociaux ou des peuples, par exemple). Car donner un nom à une « époque », à une portion du temps, c’est faire bien plus que de segmenter la frise chronologique, c’est déjà assumer une opération d’interprétation des faits à un moment donné de l’histoire des hommes.

Les historiennes et les historiens tentent donc de requestionner régulièrement la pertinence des étiquettes données, pour souligner leur dimension insuffisante à embrasser toutes les facettes du moment ainsi désigné, ou par les consolider. Ils requestionnent aussi la position des jalons chronologiques : car déterminer un début et une fin à un phénomène, c’est aussi une opération d’interprétation, cela se démontre, cela se prouve. Et donc les démonstrations peuvent évoluer à la faveur de nouveaux travaux sur ce qui fait « preuve » dans les sources de l’histoire.

Pour l’époque médiévale qui nous occupe, notamment les siècles centraux des XIe-XIIIe siècles, les expressions de « Renaissance du XIIe siècle », ou « Réforme grégorienne », ou encore de « Grands déchiffrements » sont convoquées parfois pour mettre en contexte une réflexion ou pour caractériser un phénomène culturel, intellectuel, sociétal, ou économique particulier. Ces expressions ont chacune une histoire, leur apparition dans les ouvrages d’historiens se contextualise elle-aussi ; et il arrive parfois qu’elles fassent débat, pour l’adjectif choisi, pour le cadre chronologique induit. Ainsi parler de « Réforme grégorienne », qu’est-ce que c’est ? Un mouvement de reprise en main morale et organisationnelle du clergé et de la société laïque par les élites pontificales qui se réduirait à un pape Grégoire VII, à la du XIe siècle, ou bien aux papes des XIe – XIIe siècle ? Un mouvement de « *renovatio* », comme le disent plutôt les sources médiévales ? Une dynamique déjà en place dans les expériences politiques et intellectuelles des grands ordres monastiques des siècles précédents ? Une Réforme de l’Église qui voudrait en fait dire une réforme de la société tout entière, et pas juste de l’organisation hiérarchique au sein du clergé ?

Dans le jeu, je t’ai un peu expliqué la différence entre le groupe des clercs et le groupe des laïcs, je la donne aussi à avoir au travers de certains personnages qui incarnent des fonctions de référence dans le monde des uns ou des autres : les prêtres, les chanoines, les convers, les moines, les prieures, les évêques, les papes, d’un côté, les époux, les vassaux, les artisans, les chevaliers de l’autre… et encore j’aurais pu te dire que des moines peuvent aussi être des « soldats », comme les frères de l’ordre du Temple ou de Saint-Jean de Jérusalem, et que les évêques peuvent être des seigneurs temporels et des vassaux de princes ou de roi…

Dans un prochain épisode, tu pourras explorer les univers culturels du monde profane, celui des laïcs (qui se marient, font la guerre ou travaillent dans les campagnes ou les villes) et les univers culturels du monde sacré, celui des clercs (qui assurent les gestes nécessaires à la liturgie, ou les gestes de la création et de la transmission du savoir).

Et dans le dernier épisode de cette collection, quand le temps sera venu de faire le point sur ce que sont ces bâtards du Moyen Age avec lesquels tu as joué, il me faudra peut-être te parler un peu de ce que les clercs ont attendu des laïcs comme normes de conduites, mais aussi de ce que les clercs ont attendu des clercs… Alors peut-être qu’il faudra glisser l’expression de « réforme grégorienne », ou de réforme ecclésiastique ? Tu te rappelleras alors que cette étiquette n’est qu’une étiquette, et que l’essentiel, c’est d’essayer de comprendre ce qui se joue au sein de cette société médiévale là…

Comprendre ce qui fait ruptures ou au contraire continuités dans la manière dont les hommes et les femmes vivent, à un moment donné, sur un territoire donné, ce n’est pas une mince affaire : remettre l’ouvrage sur le métier à tisser de l’histoire-recherche, s’autoriser à remettre l’ouvrage sur le métier, c’est une approche saine de la manière de faire de l’histoire.

On peut avoir de nouvelles sources à intégrer dans notre petit laboratoire.

Chez nous, pas d’éprouvette, pas de télescopes, mais bien souvent des logiciels pour traiter des bases de données, des fiches de lecture qui décortiquent tous les sens possibles d’un texte ou de bribes de textes, d’infinies cartes mentales où l’on déploie, recoupe, met en perspectives les informations que nos petites cellules grises élaborent, stockent, et mettent en relation les unes avec les autres.

Les données de la recherche historique, c’est aussi précieux que de la séquence d’ADN ; c’est aussi fragile, cela doit se conserver dans les meilleures conditions possibles. Il ne faudrait pas qu’une mauvaise manipulation les dégrade, par un protocole de saisie inadapté, par une attribution erronée (à une mauvaise date, à une mauvaise personne, à une mauvaise finalité). Le risque, c’est que la donnée historique reste muette et pire encore, qu’elle nous trompe non pas parce qu’elle, elle serait de mauvaise qualité, mais parce que le chercheur a mal ajusté ses outils d’analyse.

Alors, dans nos protocoles de saisie, de conservation, d’interprétation, nous devons faire bien attention à de nombreux paramètres ; et l’un des premiers est bien d’inscrire la donnée dans « son » temps à elle. Cette opération-là, situer dans le temps, cela ne suffit pas à prédéterminer le sens, la portée, la résonnance possible de la « donnée » historique. Mais cela permet de commencer à paramétrer l’analyse historique. C’est d’abord un fait : ce texte a été produit à telle date, ou sous tel règne, ou le pontificat, ou l’épiscopat, ou l’abbatiat de tel acteur de pouvoir, il était destiné à tel individu, ou groupe social, a été conservé pour répondre à telle ou telle finalité (prouver, mémoriser, faciliter, etc.).

Tu vois, la contextualisation, l’inscription dans une temporalité dynamique, ce n’est pas une opération étanche, hors de tout autre questionnaire. Savoir correctement le « quand », c’est pour mieux aller vers le « comment », le « pour quoi », le « pour qui », etc.

La donnée historique est peut-être fragile, mais quand on apprend les méthodes pour la conserver et la faire parler, alors, c’est un peu comme les cellules, elle se multiplie ; une fois replacée dans son environnement de production, de conservation, dans les bonnes interfaces d’interactions sociales dans lesquelles elle a pu être mise en œuvre, tout un champ des possibles s’ouvre à toi. La donnée produit de la donnée. La chambre d’échos est en action : de l’à-plat du déchiffrage, du décodage (la langue, la technicité particulière du propos, etc.), on peut passer à la mise en forme 3D, en convoquant les données d’autres sources, soit d’une même époque, mais produit dans un autre contexte culturel, territorial, soit sur un même territoire, mais d’une autre époque, etc.

L’analyse historique permet aussi de retrouver les dates que la trace du passé ne nous donne plus directement. On cherche des indices dans tous les interstices du document : la manière dont il a été élaboré, produit, pensé, écrit, tracé, dans quelle langue, avec quelle technologie d’écriture, quelle technologie de production du support, etc.

Les dates (exprimées en jour, en année ou en siècle, en règne, ou en moment) balisent, jalonnent la réflexion de l’historien ou de l’historienne. Elles servent de repères, mais une date, ce n’est qu’un élément du jeu de piste.

Alors, dans ce jeu vidéo, peut-être n’as-tu pas vu les arrière-plans chronologiques, peut-être n’avais-tu pas vu surgir l’événement…

Car ce qu’il y a de rapport au « temps » dans la fabrique de l’histoire, ce n’est pas seulement la scansion des dates. L’histoire n’est pas que récit d’événements, mais explication de phénomènes dans la longue durée…

Et puis… parce ce qu’ensemble, on joue !

Crédits

* « Pour délaisser tristesse et joye », anonyme, ms. Ox. Bod., 213, dans *Je loe amour*. *Chansons à la cour de Bourgogne au XVe siècle*, Anne Delafosse et Angélique Mauillon, 2014.
* « Je loe amour », Gilles Binchois, dans *Je loe amour*. *Chansons à la cour de Bourgogne au XVe siècle*, Anne Delafosse et Angélique Mauillon, 2014
* « Basse Danse, Va-t-en mon amoureux désir », ms. de Marguerite d’Autriche, dans *Je loe amour*. *Chansons à la cour de Bourgogne au XVe siècle*, Anne Delafosse et Angélique Mauillon, 2014.
* El.iota, « Vie d’bâtard », création originale pour le programme Fil\_IAM.